

ABONNEMENT.

Saumur : En an... 30 fr. Six mois... 16 Tros mois... 8

Poste :

En an... 35 fr. Six mois... 18 Tros mois... 10

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat par la poste.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annances, la ligne... 20 c. Réclames... 30 Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.

On s'abonne : A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse,

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

15 Avril 1884.

LA PRISE DE HONG-HOA.

Un télégramme arrivé avant-hier annonce en ces termes la prise de Hong-Hoa :

« Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures, les batteries de 80 et de 85 ont bombardé les villages qui sont en avant de Hong-Hoa ainsi que la citadelle.

« L'ennemi n'a fait aucune résistance. Il a évacué en ce moment Hong-Hoa après avoir incendié la ville qui brûle sous nos yeux depuis trois heures. Nos obus ont mis le feu également en plusieurs endroits.

« On voit fuir les Chinois sur le pont de bambous établi en face de Hong-Hoa, sur la rive gauche du fleuve Rouge, mais trop éloigné pour que notre tir puisse l'atteindre. Ils prennent la direction de Phu-Lang ; d'autres se retirent vers Dong-Van et Thanh-Hoa.

« Les Chinois occupant Hong-Hoa étaient des troupes du Yunnan commandées par le général Cham.

« Pendant la retraite de l'ennemi, la brigade Brière de l'Isle passait la rivière Noire à huit kilomètres du confluent pour tourner Hong-Hoa du côté des montagnes. Elle continue sa route et sera demain matin dans Hong-Hoa. La brigade Négrier passera en même temps la rivière Noire. »

Le Delta est donc à nous avec les forteresses qui le couvrent. Et cependant, les Chinois, comme à Sontay, comme à Bac-Ninh, nous ont échappé. Ils ont fui vers le Nord, dans la montagne, narguant en quelque sorte nos colonnes au port d'armes, avec leurs canons impuissants à les atteindre. Nous tenons les places fortes démantelées ; nous ne tenons pas l'ennemi.

Chronique générale.

LA STATUE DE GAMBETTA.

C'était hier lundi que la ville de Cahors inaugurerait le monument élevé à la mémoire de Léon Gambetta, qui, on le sait, est né dans cette ville, le 2 avril 1838.

C'est dimanche matin que les ministres chargés de représenter le gouvernement à Cahors sont partis.

« Étaient présents au départ sur le quai de la gare :

M. Jules Ferry, président du conseil, M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, M. le général Campenon, M. le général Pittié, représentant le Président de la République, les délégués des différents comités et groupes républicains, beaucoup de nos confrères, et un certain nombre de membres des deux Chambres.

Le train est parti à huit heures quarante minutes.

MM. Raynal et Méline, M. Humbert, vice-président du Sénat, plusieurs députés et journalistes étaient partis la veille.

Les ministres des travaux publics et de l'agriculture sont allés d'abord à Montauban pour l'inauguration de la nouvelle ligne de chemin de fer.

M. Brisson, président de la Chambre des députés, a télégraphié hier de Rambouillet à M. Sirech, maire de Cahors, pour lui annoncer qu'étant malade à la campagne, il ne pourrait, à son grand regret, assister à l'inauguration de la statue de Gambetta.

On télégraphie de Cahors, 14 avril, 2 heures 1/2 :

« Ce matin, à dix heures, ont eu lieu à la préfecture les réceptions officielles des corps constitués et des fonctionnaires.

« A midi, les ministres ont déjeuné à la préfecture avec un certain nombre de hauts fonctionnaires et d'intimes.

« Tout est prêt pour l'inauguration de la statue qui va avoir lieu à trois heures. Le

nombre des discours qui seront prononcés est effrayant.

« Une foule considérable venue de tous les points du département et même de certaines parties des départements voisins a envahi la ville.

« Mais il n'y a aucun enthousiasme. Si Gambetta a laissé quelques souvenirs dans la ville même de Cahors, à certains habitants de laquelle il a fait donner des places ou des décorations, il est demeuré absolument étranger aux habitants du reste du département.

« Cela explique la froideur de la plupart des campagnards que l'on rencontre. Ils sont venus aux fêtes annoncées pour voir les ministres de Paris, mais ils n'éprouvent, à l'endroit de l'hommage rendu à leur compatriote, d'émotion d'aucune sorte.

« Je cours à l'inauguration. »

ECONOMIES RÉPUBLICAINES.

Savez-vous de combien de millions la création de places nouvelles et les augmentations de traitement accordées au personnel républicain ont, dans l'espace de huit ans, grevé le budget ?

De TRENTE MILLIONS.

M. Viette, un député républicain, a fait ce compte, en prenant pour point de départ le budget de 1876. On n'en continue pas moins à dire et à écrire, dans un certain monde, que le gouvernement de la République est le gouvernement à bon marché par excellence.

En voilà la preuve.

LE BACCALAURÉAT.

Nous avons déjà annoncé que M. Paul Bert avait l'intention de proposer la suppression du baccalauréat.

Voici quelques détails sur les intentions du député de l'Yonne :

Les classes de philosophie et de mathématiques spéciales seraient supprimées et rattachées aux Facultés des lettres et des sciences.

A l'issue de la classe de rhétorique, qui ne serait pas conservée telle quelle, les élèves recevraient un certificat d'études universitaires qui ne leur donnerait d'autres privilèges que celui de n'être pas interrogés sur les matières qui auraient fait l'objet d'un examen partiel, si toutefois ils voulaient pousser plus loin leurs études et suivre l'enseignement des Facultés.

Ce certificat ne servirait pas de porte d'entrée pour les carrières libérales ; c'est là le but que poursuit M. Paul Bert, qui croit que la suppression du baccalauréat donnerait plus d'élasticité aux études, débarrassées des entraves de programmes trop étroits.

Quant aux élèves qui reçoivent l'instruction secondaire dans des établissements libres, ils subiraient un examen devant le Facultés.

Le *Moniteur universel* cite ce jugement bien remarquable porté par un professeur de l'Université sur les réformes pédagogiques de M. Ferry :

« Le grec ne s'apprend pas, le latin se désapprend, le français, qui devait profiter le plus de la part qui lui était faite dans les nouveaux programmes, est bien moins su qu'auparavant. L'esprit des enfants, surchargé d'une foule de notions plus agréables qu'utiles, se fatigue sans profit pour le développement de l'intelligence et la formation du jugement. »

Nous craignons fort que le courageux professeur qui a osé écrire et prononcer ensuite, dans une réunion, ces graves paroles, ne soit considéré, dans les régions officielles, comme un ennemi du progrès, comme un adversaire de l'administration, voire même peut-être comme un ennemi de la République.

Hier, c'était le *Temps* qui avisait le gouvernement de prendre garde au dégoût que la République commençait à inspirer aux bourgeois. Aujourd'hui ce sont le *Mot d'Ordre*, *l'Intransigeant*, etc., qui, paraphrasant

14 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA FOURNAISE

PAR CHARLES DESLYS.

X. — SUITE DU PRÉCÉDENT (Suite).

« Gardez-vous de supposer que je sois jalouse de ma belle-mère, ou que je me permette contre elle un blâme ! Ce serait de l'ingratitude : sa conduite envers moi n'a jamais cessé d'être des plus affectueuses... Dans les premiers temps, elle y mettait même cette vivacité, cette ardeur qui la caractérisent en toutes choses... On eût dit que j'étais vraiment sa fille... Jugez de la satisfaction de mon père... Il l'en aimait davantage... On me voyait souvent avec eux, hormis les jours de fête, qui se multipliaient à l'hôtel, et dans le monde officiel, où ma jeunesse m'interdisait également de les suivre... Ils y allèrent de plus en plus... Je restais avec mon institutrice, et ne m'en plaignais pas... J'avais encore des heures d'enjouement ; j'aurais pu grandir ainsi sous le toit paternel... Non ! ce ne fut pas la baronne qui m'en éloigna, ce devait être son frère !... »

— Ah ! nous y voilà ! fit Raoul ; cédez-moi le tour un instant, Noémie... Armand, tu l'as compris, c'est Moralès qui vient d'entrer en scène. Grâce à l'influence prépondérante de sa sœur, il ne tarda pas à conquérir une certaine autorité, dans la compagnie comme dans la maison... Il fut le directeur-adjoint des usines... A l'hôtel, le grand ordonnateur et, pour ainsi dire, le maître... Domestiques, employés, tous tremblaient devant lui... Malheur à qui lui déplaisait !... Nous fûmes de ceux-là, ma cousine et moi... Je venais d'être admis à l'école Centrale, qui pouvait lui susciter en ma personne un rival... Ce ne fut que plus tard, en me voyant désertier ce rôle, qu'il daigna sourire à mes folies... Le neveu ne l'inquiétait plus, il se perdit tout seul !... Mais la fille ?... Internée au couvent, sous prétexte d'y compléter son éducation, elle se résignait docilement et brillamment au programme... Tous les prix, tous les mérites !... On la citait en exemple... c'était la perfection, c'était la perle du Sacré-Cœur...

Depuis un instant déjà, le modeste objet de tant d'éloges s'efforçait d'y mettre un terme : — Cousin !... mon cousin, c'est assez !... Je vous reprends la parole... Oui, le travail et les bonnes Sœurs m'avaient consolée... Mais comme je pleurais en entrant chez elles !... On m'y visitait cependant... elle et lui... Les congés, les vacances se passaient auprès d'eux, et je me ramaisais,

j'étais joyeuse... en dépit de certains regards, vous devinez lesquels, qui semblaient dire : « Mais que fait donc ici cette étrangère ?... » à la dérobée, bien entendu, quand le baron n'était plus là... En sa présence, au contraire, c'étaient de fausses amitiés, une hypocrite adulation... M. Moralès me déclarait charmante...

« Quelques années s'écoulaient... Je grandissais, mon père vieillissait... Sa sérénité n'était plus la même... Il s'affaiblissait... Je surpris un jour des larmes dans ses yeux... Une autre fois, les éclats d'un emportement arrivèrent jusqu'à mon oreille... Je rencontrais moins souvent la baronne auprès de son mari... Elle ne venait plus me voir au couvent. Lui, toujours !... Mais à ses caresses même je sentais bien que toute sa joie s'en était allée !...

« Une vague inquiétude s'empara de mon esprit... J'étais déjà souffrante ; je tombai malade... Une fluxion de poitrine... A la suite, une pénible convalescence, et qui se prolongea jusqu'au milieu de l'été... On m'ordonna les Eaux-Bonnes ; il m'y conduisit... Elle devait nous y rejoindre, mais ce ne fut que vers les derniers jours de la saison, en passant... On l'attendait à Biarritz... Je revins seule avec mon père... Ah ! je n'en doutais plus, il était malheureux !...

« J'avais alors dix-sept ans... Devais-je rentrer au couvent ?... Mon père désirait me garder auprès de lui... Je rendrai cette justice à la baronne : elle

semblait partager cette opinion... Ce fut encore l'autre, M. Moralès... oh ! j'en suis certaine, qui fit prévaloir l'avis contraire... J'avais entendu, dans le couloir, les derniers mots d'une vive altercation entre le frère et la sœur... Celle-ci me défendait... Il la menaçait... De quoi ? je l'ignore... Cet homme menace toujours ; et cette fois encore il triompha... Quand mon père me reconduisit au Sacré-Cœur, il avait l'air d'un vaincu... J'y rentrai comme une captive et la mort dans l'âme.

« Quelques mois plus tard, il vint m'y rechercher. Ce n'était plus le même homme ; une résolution toute nouvelle se lisait dans ses yeux.

« — Nous ne nous quitterons plus !... me dit-il, je n'ai plus que toi, mon enfant... ma fille. »

« Me voici donc réinstallée dans la maison. Il me sembla que j'avais reconquis mon père... Je redevins sa consolatrice et sa compagne assidue... J'allais pouvoir me consacrer tout entière à lui... Vous comprenez toute ma joie !

« Elle fut de courte durée... La situation n'était plus la même... On se cachait de moi... Je ne suis pas indiscrète, mais je sentais dans l'air un souffle d'orage et, dans le cœur paternel, un incurable désespoir... Il avait des colères sourdes, ou parfois terribles... Oh ! quand il le veut, il sait redevenir le maître... Vous l'avez bien dit tout à l'heure... Mais c'est aux dépens de sa santé, de sa vie peut-être ! Notre médecin l'a dit, une seconde attaque





